

Zeitschrift:	Le nouveau conteur vaudois et romand
Band:	87 (1960)
Heft:	10
Artikel:	Un cinquantenaire : Albert Anker, peintre des foyers campagnards
Autor:	Jean / Anker, Albert
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-231972

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UN CINQUANTENAIRE :

ALBERT ANKER, peintre des foyers campagnards

par Jean des Sapins

Il était romand par la conception de son art, ce peintre qui fut élève de Charles Gleyre à Paris. Dans ses souvenirs, il a rappelé, avec beaucoup d'à-propos, la manière dont le maître vaudois faisait travailler ses élèves. « Il aimait — dit-il — dans une de ses lettres, qu'on dessinât longtemps et qu'on ne se mit à peindre que plus tard, persuadé que c'est le dessin qui est à la base de tout art. » Quant aux impatients, il les mettait en congé en leur disant : « Cette satanée couleur vous tourne la tête. »

Né en 1831, Albert Anker mourut brusquement chez lui, à Anet, le 16 juillet 1910. Pour rappeler le cinquantenaire de sa mort, le Musée des Beaux Arts de Berne a organisé, l'automne dernier, une grande exposition de ses tableaux qui, dans leur diversité, se rapportent tous à la vie campagnarde.

Son père, qui était vétérinaire dans le Seeland, avait décidé que son fils serait pasteur. Après avoir fréquenté l'école primaire de son village, le jeune Albert fut envoyé à Neuchâtel, puis ensuite à Berne où il termina ses études de théologie. Après un séjour en Allemagne, il rentra au pays et exerça le ministère en qualité de vicaire. Mais la carrière pastorale ne l'attirait pas. Son goût pour le dessin et la peinture finit par triompher de tous les obsta-

cles, et il obtint, de son père, l'autorisation de se rendre à Paris, dans l'atelier de Charles Gleyre. Celui-ci lui enseigna surtout à bien dessiner. Il lui inculqua le souci de la composition soignée et du détail bien observé. Toute sa vie, il eut le respect de son public et le respect de son art.

C'est à partir de 1859 que le peintre d'Anet exposa dans les salons parisiens. Il fit deux séjours en Italie qui développèrent son talent. Ses tableaux se vendirent en France, en Suisse, en Angleterre. La presse parisienne lui prodigua ses éloges. Cependant, après trente ans de séjour à Paris, il revint au pays et s'installa dans son bon village d'Anet où il mena une existence calme, régulière, toute vouée au travail. Médaille d'or de Paris, Croix de la

Légion d'honneur et doctorat « honoris causa » de l'Université de Berne vinrent récompenser cette activité, toute de modestie et de grand labeur.

Devenu octogénaire, il se sentait fatigué. Une attaque d'apoplexie l'avait privé de l'usage de la main droite, alors il se mit à travailler de la main gauche. Sentant venir sa fin, il avait confié à ses amis « qu'il avait préparé sa valise pour le long voyage où l'on ne reçoit pas de billet de retour. »

Dans la première partie de sa carrière, il montra, dans toute sa vérité, la vie des paysans. Il cultiva aussi le genre classique, le genre historique, le portrait, et peignit beaucoup d'aquarelles. On sait qu'il illustra les romans paysans de son compatriote Jérémias Gotthelf qui, par la plume, a célébré la vie rustique, comme Anker l'a fait au moyen du pinceau. Dans tous ses tableaux, on devine, chez lui, le désir d'y mettre de l'idéal et de la noblesse.

Il a toujours rencontré le meilleur accueil du public qui retrouvait en lui la poésie campagnarde. Bien que traditionaliste, il savait apprécier les recherches des jeunes peintres. « Je les admire — disait-il — car ils n'ont pas peur de la couleur hardie que nous avons toujours ressentie, nous autres, par suite de notre éducation d'école. »

Ses œuvres se trouvent répandues dans toutes les galeries d'art de notre pays et à l'étranger. Parmi ses chefs-d'œuvre, on peut citer « La reine Berthe enseignant à filer » de même que le « Nouveau-né », « Le contrat de mariage » et « Le récit du grand-père ».

Si Albert Anker n'a pas été ce qu'on nomme un grand créateur et un novateur, comme son compatriote Ferdinand Hodler, il n'en reste pas moins qu'il fut le peintre de nos foyers campagnards. Il a laissé le souvenir d'un noble artiste qui a su exprimer l'âme de notre peuple.

SI VOUS ALLEZ ...

... à Chavornay, vous trouverez un ancien village qui a voulu souligner son appartenance aux rois rodolphiens en relevant sur ses armoiries une couronne royale. On dit même que c'est là que tenait ses assises le roi Rodolphe quand, en 927, il fut procédé à l'élection de Libon en qualité d'évêque de Lausanne et que c'est lui qui aurait présidé la cérémonie. Ne manquez pas d'aller visiter l'église, dont certaines parties remontent à 1400. Il y avait autrefois près du moulin, au bord du Talent, une mine d'asphalte, que l'on exploitait en 1722. Ce produit moins connu alors que de nos jours était utilisé soit comme ciment imperméable à l'eau, soit comme graisse pour les roues des chariots. Plusieurs fois cette mine fut abandonnée, puis reprise. On estimait à cette époque que ce produit aurait pu être d'un rapport important entre les mains de gens instruits. Ce mastic était de la plus grande ténacité et formait entre les blocs qui en étaient cimentés un lien plus dur que la pierre. L'homme instruit fut l'ingénieur Mérian, qui créa l'asphaltage des routes, il y a un peu plus d'un siècle.

Ad. Decollogny.